



HAL
open science

Rythmes urbains. Face à la saturation des espaces, des temps et des imaginaires

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Rythmes urbains. Face à la saturation des espaces, des temps et des imaginaires. Pavillon de l'Arsenal. La beauté d'une ville. Controverses esthétiques et transition écologique à Paris, Wildproject Editions, 2021, 978-2-381140-216. halshs-04121051

HAL Id: halshs-04121051

<https://shs.hal.science/halshs-04121051>

Submitted on 7 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rythmes urbains.
Face à la saturation des espaces, des temps et des imaginaires

La beauté d'une ville, 2021, Wildproject Editions, pp.546-556

Luc Gwiazdzinski

La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elles réservent à l'improvisation
Siegfried Kracauer¹

A travers son projet de *Manifeste*² Paris met la question de l'esthétique au centre des enjeux urbains. Au-delà de la capitale française, c'est une préoccupation de plus en plus présente à l'agenda des métropoles mondiales, en lien avec les questions de qualité de vie, d'environnement, de développement durable et d'attractivité. C'est un enjeu encore ravivé par les nouvelles contraintes sanitaires et le rôle central joué par l'espace public et le plein air dans la pandémie et la réflexion sur « la ville d'après », sur le vide du confinement et l'encombrement qui suit.

Nous proposons d'engager la réflexion autour de l'hypothèse d'une « esthétique des rythmes » au sens originel de « manière de fluer »³ qui prenne en compte les mutations actuelles, permette d'articuler l'espace et le temps dans une même respiration, de dépasser certaines tensions et contradictions, d'envisager des cohabitations harmonieuses, en englobant le temporaire et le multiple dans une même chorégraphie. Si comme le suggère Jacques Rancière, la politique d'une cité peut être lue au prisme de son esthétique, donc de la distribution des corps et des visages qu'elle propose au regard de l'observateur⁴, que nous dit Paris sur elle-même ? Quels enseignements et quelles pistes dans un monde en mutation.

Une ambition affichée

Un visible manifeste. Le cadre est fixé dans l'invitation à donner son avis sur la nouvelle esthétique pour Paris⁵ : l'objectif est de disposer d'une « *nouvelle doctrine d'aménagement* » et l'attention se porte sur « *l'espace public* », désormais au cœur de tous les enjeux. Le territoire concerné est celui de la capitale et de la métropole au delà de Paris intra-muros, celui « l'outre-ville »⁶. On y trouve une double ambition de gestion des « *bouversements dans l'organisation des espaces publics* » et de prospective avec la volonté d'« *anticiper et d'harmoniser les changements à venir* ». L'affirmation d'une démarche participative « *avec et pour tous les parisiens* » et le terme un peu flou de « *design urbain* ». Le délai fixé pour « fin 2021 » crée un sentiment d'urgence. Autres pressions : l'image internationale et un passé qui obligeraient à être à la hauteur : « *O Miroir mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle* »⁷ et en même temps, la mise en avant des enjeux « *climatiques et désormais sanitaires* », de la « *transition écologique* » qui entraînent des « *bouversements* » dans « *l'organisation de l'espace public* » avec les difficultés liées posant « *question* », voire faisant « *polémique* ». On sent là le besoin de concilier, d'articuler les éléments d'un passé nécessairement glorieux avec un présent un peu bousculé et un avenir incertain mais aussi entre l'image internationale et le réel localisé « *contre lequel on se cogne* ». La ville est définie comme une entité en « *perpétuelle mutation* » qui oblige à s'adapter, à l'opposée de l'image de « *ville musée* » que l'on projette souvent sur la capitale. On notera une approche fonctionnelle et mouvante de l'« *esthétisme* » évoluant en lien avec la « *sociologie* », la « *densité* ». Les esprits taquins relèveront une sorte d'anthropomorphisme à travers l'expression le « *visage* » qui renvoie inconsciemment à des

dimensions cosmétiques de soin esthétique au sens de « *Traitement qui vise à l'amélioration de l'aspect du corps* »⁸. Enfin, chacun a bien noté le besoin et l'ambition de créer un « Manifeste », un « document cadre pour construire le Paris de demain » « avec et pour les Parisiens ».

Des clés d'entrée à définir. Esthétique, espace public, paysage : ces mots sont à la fois chargés et vidés de leur sens. On ne les utilise pas sans risque. Au sens général, est esthétique « *ce qui est motivé par la perception et la sensation du beau. Jugement esthétique; émotions, sensations esthétiques* ». Notre proposition sur l'esthétique urbaine ne s'intéresse pas spécifiquement à la notion « d'embellissement », dans le sens des grands projets des XVIIIème et XIXème siècles. Elle concerne moins l'objet architectural que l'espace public au sens politique et les espaces publics au sens urbanistique du terme. Elle s'appuie sur les évolutions constatées suite notamment aux contraintes climatiques, environnementales, aux tensions et appropriations repérées. Elle est plutôt du côté du « *partage du sensible* » de Jacques Rancière qui désigne de la sorte une certaine « *distribution de la parole, du temps, de l'espace* »⁹ qui s'impose aux individus dans une société donnée, en fonction de la place qu'ils y occupent et des activités qu'ils y conduisent avec les inégalités possibles. Si nous habitons le même espace-temps nous n'y voyons et n'y entendons cependant pas tous la même chose. L'approche s'appuie également sur « *l'affirmation qu'il n'y a pas de sujets nobles ou bas* »¹⁰ et sur une « *dé-hiérarchisation généralisée des modes d'expérience* »¹¹. Le partage signale à la fois l'un et le multiple, le commun et la division. On gardera la notion d'« espace public » au double sens de l'espace politique mis en avant par Jürgen Habermas et des espaces publics architecturaux pour parler des places, des rues¹². On y ajoutera celle « d'espace du faire »¹³ - dans le sens de fabriquer ensemble -, voire d'« espace public artisanal »¹⁴. Si le paysage est une construction¹⁵. Il n'est pas une réalité extérieure, mais un milieu que l'on l'habite aussi, avec lequel se déploient de nombreuses interactions. Nous sommes dans et avec le paysage. Comme la renaissance du paysage serait liée à un mal-être du territoire, celle de l'esthétique pourrait être liée à un mal-être de l'espace public convoité et sous pression, à Paris peut-être davantage qu'ailleurs.

Besoin d'air. On dit parfois que la capitale est une ville finie, dense, bâtie, coincée physiquement dans ses murs¹⁶ ou plutôt derrière son périphérique¹⁷, butte-témoin d'une modernité qui reste à dépasser, frontière entre l'intérieur et l'extérieur et ode dépassée à l'automobile. Paris a des difficultés à se déployer hors les murs au-delà du périphérique et à faire coïncider l'*Urbs* et la *Civitas*, la ville fonctionnelle et son gouvernement métropolitain. Les ajustements restent à trouver et le Grand-Paris est un mécano institutionnel complexe. Cependant, cette extension du domaine de la ville est déjà une réalité vécue par une grande partie des habitants qui participent par leurs déplacements de cette pulsation métropolitaine de plus en plus complexe. On sait la capitale peu favorable au développement des tours et de la hauteur. Sauf à s'enterrer, il y a peu de place pour respirer, pour se réinventer et la tentation de le faire sur place ici et maintenant avec toutes les tensions que l'on imagine sur l'espace public. On la dit aussi enfermée symboliquement dans son image de « capitale romantique », comme prisonnière de son carcan architectural « hausmannien ». Le poids de l'image figée, mais toujours réactivée de « *plus belle ville du monde* », semble rendre difficiles les mutations du bâti et la piste d'une ville réversible et malléable. Pourtant l'intégration du temporaire à l'esthétique urbaine est inscrite dans l'histoire de la Ville lumière avec les expositions universelles¹⁸ et leurs témoins (Tour Eiffel, 1889 ; Grand Palais, 1900 ; Palais de Chaillot, 1937), mais aussi l'accueil des marchés, des activités circassiennes, des marchands ambulants, voire la vente à la sauvette.

Pression de nouvelles demandes. Ce besoin de « dépasser les bornes » arrive à un moment où les populations sont en demande. Elle le fait sous la pression : le besoin de trouver de la place

dans un espace limité, celui de répondre aux besoins de la population à proximité, celui de laisser de la place pour le « faire », l'expérimentation, celui de répondre aux besoins des habitants en termes de bien-être¹⁹, de lieux et de moments où exprimer leur créativité, leurs besoins de bricolage²⁰, d'espaces publics à s'approprier²¹, de calme, de nature²², de déconnection et de lâcher prise. Elle cherche également à s'émanciper de son passé sans se renier, évitant les destructions du cadre et cherchant les adaptations de l'espace public.

Ce qui est à l'oeuvre c'est donc une réinvention de la ville sur elle-même, par transformation du moindre espace, du moindre moment disponible dans un contexte de rareté. Cette transformation est à lieu dans l'espace public par le fait du marché, de la puissance publique ou des individus eux-mêmes, avec son lot de tensions et d'encombrements. C'est une réinvention en termes d'imaginaire » se nourrissant de la ville-musée du temps long et de celles des quotidiens urbains et des imprévus pour les articuler ou les dépasser. Un mauvais jeu de mots permet de montrer les contradictions entre l'« esthétique des paillettes » - du Paris Glamour portée par le cinéma et le marketing du luxe – et l'« esthétique des palettes » du Paris frondeur, bricoleur, frugal mais aussi précaire et vulnérable qui s'adapte et adapte ses espaces et ses temps sous la pression des contraintes économiques, sociales et environnementales.

Des évolutions qui contribuent à une nouvelle esthétique

La « nouvelle esthétique » qu'il est question de faire émerger, est déjà à l'oeuvre dans les quotidiens urbains et les actions du marché, des autorités et des usagers transformant la ville en laboratoire de la « ville malléable, réversible et adaptable²³ » et l'espace public en chantier permanent. Ces évolutions touchent de nombreuses métropoles mais le statut particulier de Paris, son patrimoine et son paysage rendus familiers par le cinéma, leur donnent un impact plus important. Elle fait l'expérience du temporaire, du réversible à différentes échelles.

Colonisation et activation des espaces et des temps. Le marché est parti à la conquête des espaces non construits et des temps restés jusque là hors de la sphère économique. En ce sens, nous avons déjà documenté la montée en puissance de la figure de la « ville en continu » de l'économie et des réseaux 24h/24 et 7j/7²⁴ et mis en évidence le phénomène de « colonisation » des temps d'arrêt comme la nuit, les vacances, le dimanche, le repas ou la sieste. A mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie urbaine, les rythmes des métropoles peuplées, animées et visitées tendent de plus en plus à se caler sur le fonctionnement continu et international. Les autorités contribuent à noircir les agendas métropolitains par des « événements » réguliers qui par définition n'en sont plus : « Paris-Plage » sur les quais, mais aussi « Nuits blanches » en octobre. La « ville événementielle »²⁵ participe de la figure de la ville en continu. Les artistes convoqués inventent, jouent, perturbent, voire éduquent un public mouvant, dans les creux, les plis et les interstices de la ville et de la mémoire. Au centre comme sur les marges, ils investissent les entre-temps et ce qu'on appelle souvent improprement « non-lieux »²⁶. Des politiques publiques se déclinent pour chaque « hypersaison²⁷ » : été, automne, hiver, printemps mais aussi soirée, midi-deux, nuit ou dimanche avec des dispositifs spécifiques. De l'événementiel au quotidien, la ville expérimente également l'ouverture des parcs la nuit, l'extension des horaires d'équipements comme les piscines ou de réseaux de transport.

Injonction à l'innovation et à la créativité. Cette stratégie de densification et d'appropriation des espaces et des temps des métropoles est renforcée par l'injonction à la transition écologique et énergétique et au développement durable autour du discours déjà daté de la « ville sur la ville »²⁸ contribue à imaginer combler chaque trou et chaque interstice de la ville de manière à ne pas gaspiller d'espace. Comme partout l'hybridation²⁹ des espaces est en marche à partir des

technologies de l'information et de la communication mais également à partir de la demande de nature, d'arbres, voire de jardins partagés sur les terrasses. Les appels à la créativité contribuent à cette colonisation des espaces et des temps de la « ville tri-diatistique »³⁰. C'est le cas de « Réinventer Paris 2 » sur les « Dessous de Paris » qui « *donne à voir un monde insoupçonné, celui de la ville souterraine, en offrant à la créativité des équipes des espaces méconnus, insolites et remarquables* »³¹. Le premier appel aurait déjà permis « *de renouveler notre manière de fabriquer la Ville par la mobilisation extraordinaire d'équipes pluridisciplinaires et la mise en valeur des usages* »³². En 2021, « Réinventer Paris » s'attaque aux bureaux vacants pour les convertir en logements.

Mise en tourisme de la proximité. Cette conquête des espaces et des temps passe aussi par la mise en ressource de tous les espaces et les temps de nos métropoles par le tourisme qui exploite la moindre parcelle « d'authentique » et « d'insolite ». Des pratiques alternatives précèdent ces appropriations touristiques : l'exploration urbaine, cette activité longtemps clandestine consistant à visiter des lieux, abandonnés ou non, et en général interdits d'accès⁸⁹ mais aussi les pratiques de sentiers urbains comme à l'image du *bureau des guides*³³ de Marseille ou d'*Enlarge your Paris*³⁴ qui cherchent à faire découvrir cette échelle.

Luttes urbaines et habitat informel. Même les manifestations et luttes urbaines semblent participer de cet « encombrement des temps et des espaces ». On connaît les manifestations codifiées des défilés syndicaux. On a découvert celles plus « agitées » des «Gilets jaunes», les occupations de «Nuits debout» avec le rituel du montage et démontage des installations, mais aussi les tentes des SDF sur le canal Saint-Martin en résonance avec les luttes des places du monde entier. Cet « habiter temporaire » c'est aussi celui qui se glisse dans les interstices, celui des campements précaires des Roms, des migrants, qui posent la question de l'hospitalité³⁵ et de la « ville accueillante » mais aussi celui des squats. Quelles solutions architecturales et urbaines proposer quand les manières actuelles de fabriquer l'urbain échouent à résoudre la question de l'accueil pour tous les «indésirables» et autres «invisibles» : migrants, sans domicile fixe, travailleurs pauvres, Roms, etc³⁶. Des pistes sont également explorées dans le cadre de «l'urbanisme transitoire» et des opérations comme «les Grands voisins», sur ces friches en sursis, où s'inventent parfois l'espace des quelques mois des « *lieux infinis* »³⁷, des lieux hybrides qui cherchent des alternatives, explorent et défrichent de nouveaux usages, génèrent une nouvelle esthétique permettent l'échange et l'appropriation avant de céder la place. C'est sans compter sur toutes ces tactiques d'appropriation de l'espace public, ces arts de faire, ces «ruses»³⁸, tactiques de résistance par lesquelles l'individu détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon avec un certain plaisir fabriquant une ville métaphorique qui résiste à la ville dominante et permettent de se sentir bien.

Accélération. Cette densification s'appuie aussi sur le discours actuel de la « ville des courtes distances » ou « *ville du quart d'heure* »³⁹ qui vise notamment à améliorer la qualité de vie en relocalisant les services à proximité et en limitant les besoins de déplacements : « *trouver près de chez soi tout ce qui est essentiel à la vie : faire des courses, travailler, s'amuser, se cultiver, faire du sport, se soigner... Le tout donc, à 15 minutes à pied ou à 5 minutes à vélo* »⁴⁰. La crise sanitaire a encore accentué ce rôle central de « l'espace public » et du « plein air » comme un lieu d'ajustement, un espace possible de rebonds avec les terrasses temporaires, les pistes cyclables et l'organisation à venir d'événements en plein air prévus dès le printemps 2021.

Le marché, les politiques urbaines, les appropriations artistiques et citoyennes, les préoccupations environnementales, la montée de la précarité et la crise sanitaire ont fait émerger une esthétique qui s'impose dans l'espace public dont on peut repérer quelques constantes : le

caractère bricolé, frugal, réversible, temporaire, mais aussi une certaine fragilité face à la ville classique. Ces évolutions ont généré un certain nombre de conflits d'usages et de représentations et posent des problèmes qu'il convient de dépasser en échappant à une approche binaire.

Des limites et conséquences

Les critiques qui sont faites parlent d'encombrements, mais aussi de tensions entre les individus, les groupes, et les quartiers de la ville à plusieurs temps notamment la nuit. Le contraste de ces dispositifs avec le patrimoine exceptionnel de la capitale en arrière-plan n'est sans doute pas étranger à ce « choc esthétique ».

Des risques de saturation Cette dynamique oblige à s'interroger sur les risques de saturation des espaces et saturation des temps dans une société du « toujours plus ». L'appropriation de plus en plus importante des espaces publics et des temps libres par l'économie de marché, les politiques publiques, les usagers temporaires et les citoyens voire par le discours urbanistique lui-même, peuvent aboutir à la « saturation », prise au sens général du terme : « *Être encombré de quelque chose au point de ne pouvoir l'absorber* »⁴¹ aux limites du dégoût et de l'écoeurement⁴². La mise en garde dépasse ici la seule question de l'encombrement spatial de l'espace public ou de la voirie par les visiteurs, le mobilier urbain ou par les véhicules pour englober les discours, représentations, modes et nouvelles tendances de la fabrique métropolitaine et de l'habiter urbain auxquelles nous participons ici.

Des conflits. L'appropriation des espaces et des temps des métropoles, la saturation d'un espace qui doit être toujours plus optimisé et rentabilisé pour répondre aux enjeux de développement, la saturation du temps qui doit être exploité, de l'ambiance qui doit être optimisée, de la performance qui doit être améliorée, la mobilisation permanente de l'attention et des parts de cerveau disponibles, n'est pas sans conséquence pour celles et ceux qui habitent la métropole ou qui la visite. On a souvent documenté le développement des conflits entre activités en continu et rythmes biologiques circadiens. La ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage, tout comme les différents modes de transport sur la voirie. Le bruit lié à une activité permanente engendre des problèmes de santé⁴³. Ces évolutions interrogent la soutenabilité d'une ville « sans lieu ni borne » et d'une société « qui ne s'arrête jamais ». A Paris et ailleurs, les terrasses ou pistes cyclables temporaires mises en place dans une logique « d'urbanisme tactique » ont eu des effets bénéfiques mais ont également généré des conflits d'usages ou d'esthétiques qu'il faut pouvoir intégrer à la réflexion.

Esthétisation. Les grands événements actuels et à venir – comme les prochains jeux olympiques – font partie du processus « d'esthétisation du monde » que Walter Benjamin avait pressenti. Les modes de l'esthétique dominante imposée par la mondialisation, la théâtralisation, du spectaculaire et parfois du kitsch s'appliquent à chaque instant urbain. Cette esthétisation des mondes⁴⁴ met également en évidence les contradictions d'une société hypermoderne : « *esthétique d'une existence qualitative et riche contre esthétique compulsive de la consommation* ».

IV. Le pari d'une esthétique des rythmes

Nous vivons dans une société qui « nie les rythmes, les voile et les refoule »⁴⁵, tente d'occuper les vides et les vacances par une activité continue 24h/24 et 7j/7, tuant de la sorte la possibilité même du rythme et le déploiement de « l'exister » si chère à Henri Maldiney. Pire, nous le

constatons mais y contribuons parfois. Face à ces contradictions et tensions, le pari est d'imaginer une nouvelle esthétique des rythmes, qui articule l'espace et le temps et permette « l'expression des deux en un », un design qui intègre le temporaire, le réversible. Au-delà de la seule ville de Paris, la prise en compte de cette approche chronotopique et rythmique paraît essentielle, dans un nouveau rapport au temps et à l'espace, un nouveau rapport au vivant.

Besoin de rythmes. Il nous faut sans doute plus que jamais retrouver un vrai rythme et un bon tempo car « Sans rythme pas de vie »⁴⁶. Ces évolutions qui vont dans le sens d'un comblement, d'un remplissage des espaces, des temps et des parts de cerveau disponibles obligent à réfléchir à la réhabilitation des notions de vacance, de temps d'arrêt, d'espace libre, de friche, de silence et d'ennui dans les métropoles. Quid de l'ennui, du mystère et des opacités ? Quelle place pour le temps de l'imagination et pour les imaginaires dans une société du « juste à temps » qui s'agite et s'occupe en continu ? La solution peut passer par l'imposition de rythmes propres face à l'arythmicité numérique et urbaine, d'arrêt et de vide pour respirer.

Equilibre et soin apporté aux temps d'arrêt. Il ne s'agit pas d'un ralentissement comme celui défendu par les chercheurs et essayistes qui en font l'éloge⁴⁷ ni d'une accélération analysée par Rosa - qui rappellerait les « Futuristes » proclamant l'avènement de la modernité et de la vitesse, « toujours plus vite, plus loin, plus fort » et voulaient « tuer le clair de lune »⁴⁸ - ou se rapprocherait des « accélérationnistes »⁴⁹. Il n'est pas question de tout construire ou de tout raser dans une autre approche binaire. Il est davantage question d'une prise en compte, d'un soin apporté aux temps d'arrêts, aux vacances, aux friches, aux silences ou à l'obscurité en voie de privatisation. Aux « *no mans land* », doivent pouvoir répondre des « *no man's time* », des « entre-deux » et des « entre-temps », des vides et des intervalles pour de possibles appropriations inventives, critiques, temporaires et spontanées. Aux friches et espaces libres de l'urbanisme doivent répondre des temps d'arrêt, de vacance et de silence, de possibles disponibles, supports essentiels à l'appropriation, à la construction personnelle et à « l'imaginaire »⁵⁰. Il faut imaginer des espaces et temps hors marché, hors consommation, pour laisser advenir la rencontre, ne pas brusquer, ne pas obliger, dans une frénésie du « toujours plus » et de l'excès. Il faut imaginer des espaces non aménagés et non esthétisés, des « juste là », de « possibles quelque chose », des espaces et des temps potentiels dont nous savons l'importance de comme supports essentiels de l'appropriation, de la construction personnelle et de l'imaginaire. Où construit-on des cabanes quand on est enfant ? Quand peut-on rêver, flâner ?

Possible articulation. « L'esthétique des rythmes » est une possible hybridation entre « esthétique d'en haut », « esthétique de fait » et « esthétique du quotidien », forme autonome du vécu quotidien au cours de laquelle les *habitants transforment leur environnement immédiat au cours d'un processus dynamique de construction d'un collectif marqué par des conflits et leur dépassement, les réussites et les échecs dans les innovations écologiques, et le fait de se sentir engagé dans ses choix par le processus collectif* »⁵¹. Ces évolutions nous incitent à poser quelques balises.

Quelques jalons pour aujourd'hui et pour demain

Ce design, cette « esthétique des rythmes » restent à imaginer dans ce « partage du sensible » qui est à l'œuvre, cet acte politique fort, cette « *décision sur l'apparence de ce monde, les formes de subjectivité qu'il est possible d'y rencontrer, et sur les modes d'expérience disponibles pour ses habitants* ».

Un chantier démesuré. L'ambition affichée par Paris est de produire un « manifeste » - « *Déclaration écrite, publique et solennelle, dans laquelle un homme, un gouvernement, un parti politique expose une décision, une position ou un programme* »⁵² et une « doctrine » - c'est-à-dire un « *ensemble de principes, d'énoncés, érigés ou non en système, traduisant une certaine conception de l'univers, de l'existence humaine, de la société, etc., et s'accompagnant volontiers, pour le domaine envisagé, de la formulation de modèles de pensée, de règles de conduite* »⁵³ - d'aménagement de l'espace public. Nous ne produirons ni l'un ni l'autre, nous contentant de proposer quelques éléments de synthèse, pistes et garde-fous pour cette production collective.

Une esthétique des rythmes et de l'exister. Les préoccupations esthétiques concernent l'espace public, ses transformations récentes, les saturations, conflits et polémiques qui s'y déploient. Elle doit intégrer une approche chronotopique qui oblige à penser ensemble l'espace et le temps, à les articuler dans des configurations, des agencements particuliers et mouvants. L'esthétique de la capitale qui renvoyait plutôt au permanent, au solide, à l'architecture et au temps long doit intégrer les changements rapides, le temporaire et l'éphémère d'un système vivant en mutation. L'esthétique des rythmes est une esthétique de l'ouvert, du mouvement et du vivre ensemble, une esthétique plurielle, créole – où des éléments hétérogènes mis en relation « s'intervalorisent », sans dégradation ou de diminution de l'être⁵⁴ - et en mutation permanente, c'est à dire instables. Cette esthétique est du côté de la vie et du vivant, du mouvement et du mouvant, du souple et du malléable sans valider pour autant la « société liquide ». Elle est la possibilité d'une articulation entre activités humaines, urbaines et non humaines. C'est aussi une esthétique de « l'exister » « *se tenir hors de soi, en avant de soi* »⁵⁵ et de « l'ouvert » au sens d'Henri Maldiney pour qui « *le rythme est la vérité de l'aisthesis* »⁵⁶ et « *l'ouvert n'est pas béance, mais patence* »⁵⁷.

Un changement de regard. Notre réflexion sur l'esthétique des rythmes passe par des changements de regard partagés sur la ville : un système complexe en interaction avec le monde et non une entité limitée; un système en mutation permanente, un agencement spatio-temporel, un rythme et non une entité statique ; une pulsation et non un territoire administratif ; un système de flux et pas seulement un système de stock ; un système d'horaires et pas seulement un espace avec un calendrier qui s'intéresse à tous les temps, à la ville de jour, de nuit, la semaine, et le week-end, l'été et l'hiver ; un système de représentations partagées et non l'imposition d'une seule; une entité capable de s'adapter à l'imprévu, de laisser la place à l'improvisation ; une plateforme d'innovation ouverte associant tous les habitants permanents ou temporaires à la démarche. Il nous faut insister sur cette ouverture essentielle pour Paris, qui « *appartient à la ville et au monde* »⁵⁸. Dans le projet, seuls les habitants permanents de Paris, celles et ceux qui dorment et votent là semblent associés. Or Paris appartient à la ville et au monde, aux résidents et aux autres, à tous les autres. Quid des visiteurs, des touristes mais aussi de celles et ceux qui chaque jour viennent travailler dans la capitale et y passent une grande partie de leur vie éveillée. Ce sont celles et ceux également qui participent à ces migrations quotidiennes.

Contraintes liées. Cette évolution passe également par la fabrique de représentations et d'un imaginaire chronotopique de la ville en mouvement. Nous avons besoin de réflexions qui intègrent l'homme dans la nature et vice-versa. Il nous faut imaginer la production de nouveaux codes de partage de l'espace et des temps plutôt que de la séparation et du zoning. Il faut ouvrir la notion de design urbain vers un design social et des instances. Il nous faut maintenir des espaces libres pour de possibles appropriations, de possibles adaptations à venir, la possibilité d'une articulation, d'une émancipation.

Des garde-fous. Il nous faut poser des garde-fous face aux pressions et aux injonctions permanentes pour s'adapter et ouvrir la réflexion sur les valeurs et les droits à préserver face aux tentations et aux risques du 24/7⁵⁹, de l'accélération⁶⁰, ou du trop plein⁶¹. En ce sens les notions d'hospitalité, de droit à la ville, de santé, d'éthique et d'égalité sont centrales. Nous proposons l'émergence d'une « pensée nocturne » qui dépasse les réponses binaires, d'une approche réflexive et critique qui permette de poser en permanence la question des limites à ne pas dépasser. Sans lumière pas de nuit urbaine mais trop de lumière tue la nuit.

La possibilité de rythmes. Il est nécessaire d'imaginer en parallèle un « urbanisme des rythmes », pour une ville douce qui prenne en compte les continuités et discontinuités temporelles avec des temps d'arrêt, des discontinuités spatiales avec des friches et espaces libres et vides, les accélérations et décélérations et permette à chacun de trouver le bon tempo dans la ville « polychronique »⁶². Il s'agit de prendre soin des temps et espaces urbains dans une recherche de « l'eurythmie », cette « beauté harmonieuse résultant d'un agencement heureux et équilibré, de lignes, de formes, de gestes ou de sons »⁶³ ou plus précisément recherche de « bons rythmes qui magnifient ensemble, et les uns par les autres, les singuliers et les collectifs »⁶⁴.

Une métropole habitable. La proposition est celle d'une ville où l'adaptabilité et la réversibilité ne seraient pas une forme de précarisation aux pressions du marché mais une réflexion sur la ré-articulation des espaces et des temps dans l'espoir d'une réinvention du commun, une forme de l'ouverture et des possibles. La métropole que nous appelons de nos vœux est une « ville que l'on puisse habiter dans le double sens de du géographe Eric Dardel : « mode de connaissance du monde » et « type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace »⁶⁵. A la ville étalée 24h/24, 7j/7, sans lieux non bornes, nous préférons l'alternance de pics d'intensités et les creux. A la ville climatisée, nous préférons l'épreuve des saisons. A la ville hors sol, nous préférons les repères de Dame nature. A la ville muséifiée comme figée pour toujours, nous préférons la ville en mouvement. A la ville forteresse, nous préférons l'accueil et l'hospitalité. A « la ville foraine »⁶⁶ avec son spectacle total jusqu'à la saturation des sens, nous préférons l'alternance des vides et des pleins, de l'ordre et du désordre, du silence et du bruit. A la ville organisée, esthétisée, aux espaces imposés d'un nouveau tourisme, nous préférons le plaisir de flâner, de découvrir seul, les joies de la désorientation, du hasard et de la sérendipité, la possibilité d'une urgence et l'opportunité d'une improvisation⁶⁷.

Placer les rythmes au cœur de l'esthétique urbaine revient à penser le modèle de société que nous souhaitons à l'aube de transitions majeures. Il nécessite une ouverture aux autres et au vivant. En ce sens l'esthétique des rythmes est aussi une esthétique de l'incertitude, des liens et des possibles rebonds. C'est un acte de confiance face aux peurs et aux replis.

Luc Gwiazdzinski est géographe. Professeur à l'ENSA Toulouse, ses travaux portent notamment sur les temporalités, la nuit et les rythmes. Il a dirigé de nombreux colloques, recherches et ouvrages sur ces questions parmi lesquels : *La ville 24h/24*, L'Aube ; *La nuit dernière frontière de la ville*, L'Aube ; *Urbi et Orbi, Paris appartient à la ville et au monde*, L'Aube ; *Saturations*, Elya ; *La nuit en questions*, L'Aube ; *Chronotopies*, Elya et *Manifeste pour une politique des rythmes*, EPFL Presses.

Notes :

- 1 Kracauer S., 2013, *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les Belles Lettres.
- 2 <https://www.paris.fr/pages/vers-une-nouvelle-esthetique-parisienne-pour-transformer-le-paysage-urbain-15846>
- 3 Benveniste E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- 4 Jaudon R., 2020, « Esthétique de la politique ou politique de l'esthétique ? Jouer Rancière contre lui-même », Essais [En ligne], 16 | 2020, mis en ligne le 28 septembre 2020, URL : <http://journals.openedition.org/essais/812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.812>
- 5 <https://www.paris.fr/pages/vers-une-nouvelle-esthetique-parisienne-pour-transformer-le-paysage-urbain-15846>
- 6 Depardon R., Virilio P., 2008, *Terre Natale, Ailleurs commence ici*, Paris, Édition Fondation Cartier pour l'art contemporain
- 7 Blanche-Neige, 1812, ouvrage de Jacob Grimm et Wilhelm Grimm
- 8 CNRTL
- 9 Rancière J., 2000, *Le Partage du sensible : Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique
- 10 Rancière J., 2003, *Le Destin des images*, Paris, La Fabrique
- 11 Jaudon R., 2020, « Esthétique de la politique ou politique de l'esthétique ? Jouer Rancière contre lui-même », *Essais* N°16, pp.15-25.
- 12 Paquot T., 2009, *L'espace public*, Paris, La Découverte.
- 13 Gwiazdzinski L., 2016, Nouvelles utopies du faire et du commun dans l'espace public, *Urbia* n°19, pp.123-144
- 14 Riffaud T., 2021, *L'espace public artisanal*, Grenoble, Elya.
- 15 Cauquelin A., *L'invention du paysage*, Paris, PUF.
- 16 Gwiazdzinski L., Rabin G., 2010, *Urbi et orbi, Paris appartient à la ville et au monde*, L'Aube. 17
- 18 *Périphérique terre promise*, 2013, H'artpon
- 18 Cinq expositions universelles, deux expositions coloniales, et une exposition internationale entre 1855 et 1937
- 19 Bailly A., Géographie de la perception, in *Une géographie du bien-être*, Paris, P.U.F.
- 20 Lallemand M., 2015, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Paris, Seuil.
- 21 Lamarche G., 2014, *Politiques de l'appropriation*, Paris, L'harmattan.
- 22 Bourdeau Lepage L., 2013, *Nature en ville, Métropolitiques*
- 23 Gwiazdzinski L., 2007, Redistribution des cartes dans la ville malléable, *Espace, population, sociétés* n°2-3, pp.397-410
- 24 Gwiazdzinski L., 2003, *La ville 24h/24*, La Tour d'Aigues, L'Aube
- 25 Gwiazdzinski L., 2009, Chronotopie, L'événementiel et l'éphémère dans la ville, *BAGF* n°3, pp. 345-357
- 26 Augé M., 1992, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Paris, Seuil.
- 27 Gwiazdzinski L., 2013, « Hyper-saisonnalité métropolitaine », in A. Guez, H. Subremon, *Saisons urbaines*, Paris, Donner-lieu, pp.131-147
- 28 Grumbach A., 1998, La ville sur la ville, in « *Projet Urbain* », Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction, n° 15, décembre 1998
- 29 Gwiazdzinski L., 2015, *L'Hybridation des mondes*, Grenoble, Elya
- 30 Reymond H., Cauvin C., Kleinschmager R. (Dir.), 1998, *L'espace géographique des villes*, Paris, Anthropos, pp.347-369
- 31 <http://www.reinventer.paris>
- 32 Anne Hidalgo dans « Réinventer Paris » <http://www.reinventer.paris>
- 33 <https://www.gr2013.fr/>
- 34 <https://www.enlargeyourparis.fr/a-propos/qui-sommes-nous>
- 35 Thiery S., 2011, La lutte des places, Où construire en commun ? *Multitudes* n°45, pp.149-153
- 36 Hannape C., 2018, *La ville accueillante*, Paris, Le Moniteur
- 37 Encore heureux et al., 2018, *Lieux infinis. Construire des bâtiments ou des lieux ?* Paris, B42
- 38 De Certeau M., 1988, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard
- 39 Moreno C., 2020, *La ville du quart d'heure*, Paris, Editions de l'observatoire
- 40 <https://www.paris.fr/dossiers/paris-ville-du-quart-d-heure-ou-le-pari-de-la-proximite>
- 41 [www.larousse.fr/dictionnaires/francais/être saturé](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/être_saturé)
- 42 Gwiazdzinski L., 2018, Les métropoles à l'épreuve de la saturation in Lageira J., Lamarche-Vadel G (Dir.), *Appropriations créatives et critiques*, Sesto San Giovanni, Mimesis, pp.99-123
- 43 Muzet A., 1999, *Le bruit*, Paris, Flammarion
- 44 Lipovetsky G., Serroy J., 2013, *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard
- 45 C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », in T. Paquot et C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007

- 46 Millet B., 2003, L'homme dans la ville en continu, in Luc Gwiazdzinski, La ville 24h/24, La Tour d'Aigues, L'Aube, pp.87-95
- 47 Sansot P., 200, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot
- 48 Marinetti F.T., 1911, Uccidiamo il chiaro du luna, Milano, Edizioni futuriste
- 49 Williams A., Srnicek N., 2014, Manifeste accélérationniste, in « Multitudes », no 56, p. 23-35 50
- Wunenberger J.J., 2006, L'Imaginaire, Paris, PUF.
- 51 Blanc N. 2020, *Les nouvelles esthétiques urbaines*, Paris, Armand Colin
- 52 CNRTL
- 53 CNRTL
- 54 Glissant E., 1997, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard
- 55 Maldiney H., 2001, *Existence, Crise et création*, La Versanne, Encre Marine. 56 Maldiney, 1985, *Art et existence*, Paris, Klincksieck.
- 57 Maldiney H., 1973, *Regard, Parole, Espace*, Lausanne, L'Age d'homme.
- 58 Rabin G., Gwiazdzinski L., 2010, op.cité
- 59 Gwiazdzinski L., 2003, *La ville 24h/24*, La Tour d'Aigues, L'Aube
- 60 Rosa H., 2010, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte
- 61 Citton Y., 2014, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil
- 62 Boulin J.Y., Mückenberger U., 2002, *La ville à mille temps*, La Tour d'Aigues, L'Aube
- 63 CNRTL
- 64 Michon P., 2008, « L'eurythmie comme utopie urbaine », Zones Urbaines Partagées, Saint-Denis , Synesthésie Éditions, pp.8-20
- 65 Dardel E., 1952, L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique, Editions du CTHS (1990)
- 66 selon le beau terme exploré avec Maud Le Floch
- 67 Soubeyran O., 2014, *Pensée aménagiste et Improvisation. L'improvisation en jazz et l'écologisation de la pensée aménagiste*, Editions des archives contemporaines